

INTERVIEW AVEC JEROME MEIZOZ, JUIN 2003

Propos recueillis par Jean-Michel Olivier

Meizoz polygraphé

Enseignant la littérature romande aux Universités de Genève et Lausanne, Jérôme Meizoz frappe cette année un grand coup puisqu'il publie trois livres en même temps ! Un très beau livre d'entretiens avec Maurice Chappaz, qui donne de nouvelles clés pour entrer dans l'œuvre du grand écrivain valaisan. Un essai sur Rousseau, qui mesure avec finesse et perspicacité la posture - à la fois humble et orgueilleuse - de l'écrivain face aux pouvoirs politique et intellectuel. Et, enfin, le récit tout à fait étonnant d'un militant socialiste tout imprégné des idées de Jean-Jacques, et qui n'est autre que le propre grand-père de Jérôme Meizoz. Entretien.

- Vous publiez, presque simultanément, un essai sur Rousseau, un livre d'entretien avec Maurice Chappaz et un récit sur votre grand-père militant. Quel lien y a-t-il, pour vous, entre ces trois livres, ces trois formes d'écriture ?

- Situons d'abord à part les entretiens avec Maurice Chappaz, fruit d'un film documentaire de la série Les Hommes livres pour Arte /TSR en 2001, et dont les dix heures de bande méritaient, de par l'originalité du propos de Chappaz sur lui-même, l'édition. L'essai sur Rousseau et Jours rouges, le récit elliptique d'une vie militante dans les années 1920-1950, sont par contre intimement liés. Ma première intention était de les faire paraître en un seul volume tête-bêche : le récit, c'est la formulation existentielle et personnelle d'une question, l'essai constitue son traitement intellectuel. Mais il n'y avait pas de possibilité éditoriale sous cette forme. Je m'intéresse aux " affects de la recherche " : à ce qui nous fait choisir un sujet, s'y impliquer, etc. Il me semble nécessaire de formuler ces affects, quitte à les reléguer ensuite dans l'ombre (dans une postface), par exemple dans Le Gueux philosophe. La question que je me posais ici, c'est : comment comprendre la référence de tous les républicains et socialistes, à un Rousseau mythique, porte-parole des misérables, depuis le XIXe siècle ? Quelle est l'originalité de la pensée de Rousseau pour les socialistes ? Qu'en ô fait ? La vie entière de mon grand-père, que je raconte, est un immense commentaire pratique des textes politiques de Rousseau, qu'il chérissait. Au point qu'il a appelé son fils Jean-Jacques, mon père, selon une coutume socialiste. Voyez qu'il y a là la question de la transmission. L'essai traite exactement la même question, mais en remontant de la tradition rousseauiste à Rousseau lui-même, pour montrer comment il a le premier, dans notre tradition intellectuelle occidentale, inventé une " posture " d'auteur (tel est mon sujet d'études depuis deux ans) que je qualifie de " pauvreté vertueuse " ou d'" humilité élective ". Rousseau se présente en

pauvre artisan, étranger, provincial, non pour se dévaloriser mais paradoxalement pour montrer sa supériorité face au monde aristocratique. Il retourne son handicap, il fait d'un stigmate une qualité. Il y a là une racine de la légitimation démocratique, à savoir le recours à la volonté du nombre (démocratie), et non au caprice du prince (monarchie). L'histoire de vie de Rousseau m'apparaît fondamentale dans une étude des diverses figures de l'intellectuel en Occident.

- Rousseau intellectuel, certes, mais constamment marginal par rapport aux intellectuels établis comme Voltaire, Diderot ou d'Alembert...

- " Marginal " a des connotations trop contemporaines, post-baudelairiennes. Diderot n'était pas mieux loti que Rousseau, avant 1755. Rousseau a dû reconstruire sa place dans le monde : il a tout perdu en quittant Genève, en partant sur les routes, sans formation. C'est un autodidacte, et la masse de connaissances qu'il a pu mobiliser est considérable pour l'époque. Il a aussi éprouvé l'inégalité dans sa chair, avant de la théoriser et de la dénoncer dans le Discours sur les origines de l'inégalité (1755). Rousseau se distingue par le fait qu'il se veut, très tôt et jusqu'au bout, un intellectuel " en rupture " : en rupture avec Genève, avec les puissants, avec la Cour, etc. Il prétend ne dépendre de personne, et trouver dans le travail artisanal du copiste de musique de quoi subvenir à ses besoins. Bref, il se fait un point d'honneur de refuser les pensions et obligations mécénales, même si de fait il a dû accepter des soutiens, parfois. C'est une " posture " de pauvreté et d'indépendance vertueuse, que Rousseau inaugure dans l'histoire des intellectuels. Voltaire l'accuse de " faire le Diogène ", et trouve insolente cette attitude de donneur de leçons, de " gueux suisse " prétendant philosophe. Il écrit à la main dans la marge du Discours sur les origines de l'inégalité : " Voilà la philosophie d'un gueux qui voudrait que les riches fussent volés par les pauvres. ". La phrase choque, aujourd'hui : elle n'est pas à l'avantage du prétendu penseur de la " tolérance " ! Voltaire voit l'indiscutable de sa position et de ses priviléges déconstruits par les arguments très habiles de Rousseau. Il réagit avec violence parce qu'il se sent menacé dans sa sociodidicée (sa propre conception de son droit à dominer socialement les autres). Dans le pamphlet Sentiment des citoyens (1764), notre " tolérant " va même jusqu'à appeler au meurtre contre Rousseau !

- Quelle serait la place, aujourd'hui, d'un " gueux philosophe " comme Jean-Jacques dans une société comme la nôtre ?

- Rousseau a en quelque sorte inventé la posture de l'intellectuel " démocratique " avant l'heure : le premier, il se réfère au " plus grand nombre " comme référent de sa parole. C'est parce qu'il est un homme humble et ordinaire, un artisan, qu'il peut, dit-il, représenter une large couche de la population. Cette posture a subsisté, avec des références explicites à Rousseau chez des intellectuels comme Ruth Dreifuss, Jean Ziegler ou Pierre Bourdieu. À mon sens, on peut poser également la question de Rousseau aux intellectuels d'aujourd'hui : quels rapports entretiennent-ils avec les puissants de ce monde ? Dans quelle mesure sont-ils dans leur dépendance ou à leur

service ? Dans quelle mesure répondent-ils à la demande des pouvoirs ? (Il y a pas mal de Platon au petit pied, ces temps, pour des Denys de Syracuse improbables). Ce que Rousseau invente, c'est la posture de l'intellectuel qui, économiquement autonome grâce à un travail machinal (la copie de musique), peut tenir sur le monde un propos libre de toute demande du pouvoir. C'est pour lui la condition de base d'un discours critique sur le monde. Regardez les intellectuels-journalistes : la concentration des médias dans les mains de groupes privés leur laissent-elles le champ libre pour évoquer en toute liberté des questions délicates (ainsi aux USA, où règne une censure implicite sur divers sujets non "patriotiques"...) ?

Jérôme Meizoz, *Jours rouges, un itinéraire politique*, Lausanne, Éditions d'En Bas, 2003 ; *Le gueux philosophe Jean-Jacques Rousseau*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2003 ; *À-Dieu-Vat ! (entretiens avec Maurice Chappaz)*, Sierre, Éditions Monographic, 2003.

Retrouvez les pages du feuilleton littéraire sur le site culturactif.ch avec toute l'actualité culturelle de Suisse.